



Philo

collection dirigée par Jean-Pierre Zarader

# La philosophie et les sciences de l'homme

Renée Bouveresse



# *Oppositions et convergences*

---

L'histoire des relations de la philosophie et des sciences humaines au XX<sup>e</sup> siècle semble comporter trois moments : celui de l'opposition des sciences humaines à la philosophie ; celui d'une convergence ou complémentarité des sciences humaines et de la philosophie (essentiellement sous la forme de la phénoménologie) ; celui d'une tentative d'hégémonie des sciences humaines (qui correspondrait, en gros, au règne du structuralisme). On le voit, deux conceptions du rôle des sciences humaines s'affrontent : celle selon laquelle ces sciences fournissent des matériaux de réflexion utiles au philosophe ; celle selon laquelle les sciences humaines rendent caduque toute philosophie du sujet, par exemple, et s'imposent dans la maîtrise de la parole en lieu et place de la philosophie. En même temps, et de façon solidaire, se joue la question de la scientificité des sciences humaines : plus on accorde à celles-ci le statut de science, et plus on leur reconnaît d'objectivité (que ce soit sur le modèle des sciences de la nature ou sur celui de la linguistique, modèle pour les sciences humaines dans le structuralisme ethnologique), et plus on soutiendra les prétentions des sciences humaines à supplanter l'approche philosophique de l'homme. Si, en revanche, on considère que l'expression « sciences humaines » garde quelque chose de paradoxal en ce qui concerne du moins la psychologie et la sociologie (et que le modèle des sciences de la nature n'est pas réellement transposable dans ces disciplines), on maintiendra la nécessité de la réflexion philosophique, mettant en évidence les positions philosophiques non critiquées qui sont présentes dans les sciences humaines.

## *Au début le modèle d'objectivité des sciences de la nature s'impose*

Que l'avènement des sciences humaines se soit fait contre la domination du discours philosophique<sup>1</sup>, et en référence aux sciences de la nature (ou du moins à l'idée que l'on se faisait de leur méthodologie), cela

---

1. Voir l'émancipation universitaire de la psychologie et de la sociologie par rapport à la philosophie.

est évident. Les normes auxquelles les fondateurs de ces disciplines ont voulu soumettre leurs disciplines ont été celles-ci :

1. D'abord celle selon laquelle il faut renoncer à toute hypothèse préalable et se contenter de constater des faits intersubjectivement observables.

2. Quand c'est possible, l'idéal est, pour la psychologie scientifique, d'ajouter à l'observation le recours à l'expérimentation. Impraticable en sociologie, la méthode expérimentale constitue une référence en psychologie depuis que Fechner en a lancé le principe<sup>1</sup>. Ses fameuses lois expérimentales sur les rapports entre sensation et excitation — « La sensation croît comme le logarithme de l'excitation » — ou sur l'existence des formes esthétiques créant un plaisir universel ont ouvert des voies qui n'ont cessé d'être suivies, et aujourd'hui toute l'étude des fonctions élémentaires de l'homme et de l'animal — perception, apprentissage, mémoire, intelligence — se fait en laboratoire.

3. Il va de soi que dans cette perspective la quantification devient une exigence fondamentale : la mesure est la base de l'objectivité. L'utilisation des mathématiques, et en particulier des statistiques, devient de plus en plus nécessaire aux psychologues et aux sociologues. L'idéal de la science est même d'atteindre à la formulation de lois prenant comme les lois physiques la forme de fonctions mathématiques.

4. A côté de ces normes scientifiques, il faut dire un mot de la tonalité propre à cette constitution première d'un discours scientifique sur l'homme : pour être objectif, le chercheur se doit d'être insensible aux résonances qu'éveille en lui son objet, et doit considérer l'homme comme une chose. Durkheim proclame que « les faits sociaux sont des choses », le behaviorisme réduit le comportement à une série mécanique de réponses à des stimuli extérieurs, se plaçant délibérément avec Skinner « par-delà la liberté de l'homme<sup>2</sup> ». Bref, appliquant le principe selon lequel la science ne s'édifie que sur la mort de son objet, les sciences humaines cherchent dès le départ à tuer l'homme. On verra qu'elles n'ont pas fini de le faire.

---

1. *Éléments de psychophysique*, 1860. Voir sur Fechner, entre autres, Ch. Lalo : *L'Esthétique expérimentale de Fechner*, et R. Bouveresse : *Esthétique, Psychologie et Musique, l'esthétique expérimentale et son origine philosophique chez David Hume*, Préface de R. Francès, Vrin, 1995.

2. Professeur de psychologie à l'université de Harvard, Frederick Skinner est l'inventeur d'une méthode de dressage des animaux fondée sur la récompense de la réussite et sur le fractionnement des tâches. L'enseignement programmé s'en est inspiré.

## *L'illusion de la « psychologie scientifique »*

---

Cet effort est-il suffisant pour qu'on puisse ranger sans hésitations les sciences humaines aux côtés des sciences de la nature qui leur ont servi de modèle ? Ce serait faire bon marché des critiques qui sont rapidement apparues pour dénoncer le caractère faussement scientifique de ces disciplines. On dénoncera d'un point de vue épistémologique l'illusion fondamentale de la « psychologie scientifique ». Cette illusion consiste précisément dans la croyance selon laquelle la psychologie devrait étendre à son propre domaine la démarche objectivante de la physique. Elle conduit à poser deux alternatives également inacceptables : la première, dénoncée par Merleau-Ponty dans *La Phénoménologie et les Sciences de l'homme*, serait entre « une psychologie objective qui emploierait les méthodes des sciences physiques, et une psychologie d'introspection qui ne serait pas vérifiable<sup>1</sup> ». On dénonce également la fausse alternative qui consisterait à présenter l'avènement de la psychologie scientifique comme un choix à faire, entre psychologie et philosophie : or, ce disant, ce sont les psychologues scientifiques qui feraient de la philosophie, prétendant transporter en psychologie les procédures et les normes de l'objectivité physique<sup>2</sup>. Philosophie qui pose un seul type de discours objectif, un espace unitaire du savoir, refusant dès l'abord la possibilité de « sciences régionales » et le problème de l'existence éventuelle de différents types de scientificité.

Philosophie donc, qui reprend, en quelque sorte, pour le répéter, le geste de la philosophie cartésienne substituant l'uniformité abstraite d'une nature à un cosmos hiérarchisé. Dès lors, psychologues scientifiques et adversaires des sciences humaines risquent dangereusement de se rejoindre : le psychologue scientifique admettant et posant dès l'abord le principe selon lequel ne pas obtenir en psychologie le type de résultat acquis par la physique revient à mettre la psychologie au ban de la science.

---

1. *Bulletin de psychologie* numéro spécial « Merleau-Ponty à la Sorbonne », novembre 1964.

2. P. Guillaume : *Introduction à la psychologie* (Paris, Vrin, 1964) : « Connaître la réalité psychique, c'est la situer dans le système de référence physique. »

On notera au passage que, d'une part, l'exigence même représentée par le modèle de la physique conduit logiquement à une dévalorisation du type d'explication proposé par les sciences humaines en même temps qu'à un aveuglement sur l'originalité de leur développement historique. C'est ainsi qu'on lira ce qui est peut-être une différence qualitative des modes de connaissance comme un simple décalage temporel et quantitatif : la différence entre les disciplines physiques et mathématiques, d'une part, les sciences humaines, d'autre part, apparaissant à Thuilleaux comme l'indice d'un « état infantile de ces dernières », bien qu'on ne puisse méconnaître « les efforts tentés dans différentes directions pour faire sortir la psychopathologie de ce statut archaïque<sup>1</sup> ». On assiste donc à une dévalorisation temporaire — mais au nom de quel postulat affirmer qu'elle ne doit pas être définitive ? — des sciences humaines, pour lesquelles la maturité ne pourrait consister que dans la conformité avec les normes de la physique.

Dévalorisation très logique, d'ailleurs, si l'on cherche à découvrir dans le déroulement historique des sciences humaines l'équivalent de la « dialectique » décrite par Bachelard à propos des sciences de la nature, à savoir le mouvement par lequel une science réorganise son espace théorique en élargissant ses bases. Il est évident que ce modèle dialectique du progrès des connaissances ne peut s'appliquer au développement des disciplines psychologiques : ce développement qui semble moins se faire (comme dans les sciences de la nature, cheminant par rectifications successives) selon un dépassement toujours renouvelé de l'erreur que selon une dénonciation perpétuelle des illusions (ex. : illusion de la subjectivité, dénoncée par Watson ; illusion de la psychologie de la troisième personne dénoncée par Politzer). La critique de la psychologie par elle-même ne prend jamais que la forme d'une négation, et non celle de la découverte d'un fondement, ou de ce que Bachelard appelle « inclusion ».

---

1. M. Thuilleaux : *Connaissance de la folie* (Paris, P.U.F., 1973). Dans le même sens, D. Rappaport (dans un article publié dans *Psychology, A study of a Science*, éd. S. Koch, N.Y., 1958) interprète le manque, en psychanalyse, de « méthodes quantitatives applicables aux variables intrapsychologiques » comme un retard pris par la psychanalyse sur les autres sciences. À partir de là, ce psychanalyste tente de « reformuler » la théorie psychanalytique en termes acceptables pour le psychologue scientifique (qui, tel Skinner, refuse, à cause de cette question de la quantification, le titre de science à la psychanalyse).

## ***Les sciences humaines manquent d'un objet unifié***

Suffit-il d'emprunter, ou de croire emprunter, des procédés et des modèles à des sciences déjà constituées<sup>1</sup> pour définir une science authentique ? Non seulement, comme nous venons de le voir, on peut contester l'importation du modèle physique, mais encore on peut considérer que cette démarche suppose un oubli. Elle consiste, en effet, à oublier qu'autant que par la mesure et l'observation une science se définit par l'existence d'un objet propre, construit à partir d'un certain nombre de concepts et de principes fondamentaux, et par l'affirmation d'un projet spécifique, lui assurant une certaine autonomie par rapport aux autres disciplines. Cette unité d'objet et ce champ conceptuel autonome, la plupart des sciences humaines ne semblent pas les avoir.

Parmi les polémiques suscitées dans ce sens contre elles, citons en particulier : la critique par Georges Canguilhem des prétentions de la psychologie, discipline sans unité, ne dépassant pas le niveau d'un « empirisme composite, littérairement codifié aux fins d'enseignement » ; et la critique de la science économique, venue de l'intérieur même de cette discipline<sup>2</sup>. Science économique qui, en marge des sciences humaines au sens strict, a cru atteindre plus tôt à la rigueur en utilisant le maniement des outils mathématiques.

Sous une apparente unité universitaire, et avec un prestige encore accru par le désir évident qu'a l'homme moderne de maîtriser sa vie économique, cette discipline semble bien recouvrir, en fait, trois types d'études de nature radicalement différente :

- Est économiste d'abord celui qui construit des modèles formels très élaborés de l'équilibre économique, dont l'intérêt empirique est très contesté, étant donné leur refus de prendre en considération les données concrètes et qui tendent, à la limite, vers la tautologie.

- Est économiste également celui qui tente de faire des descriptions empiriques scrupuleuses (mais cette fois sans ambition généralisatrice) du fonctionnement de certains circuits, de certains marchés, voire de la

---

1. La linguistique, comme la psychologie, en apparence, semble se référer au modèle des sciences physiques. Jakobson, on le sait, n'hésite pas à établir des points de comparaison. Mais il ne s'agit là que d'une analogie, somme toute superficielle, qui n'est décrite qu'après la constitution de la discipline linguistique et après la constatation de la fécondité de ses résultats : le type de scientificité de la linguistique, de fait, est fort différent de celle de la physique.

2. Voir le courant « radical » et *L'Antiéconomie* (Paris, P.U.F., 1974), de Guillaume et Attali.

vie économique d'un pays, ces descriptions s'apparentant, à la limite, à la géographie.

– Est économiste, enfin, celui qui est capable, dans une perspective purement pratique, d'interpréter les principaux indicateurs possibles à un moment donné, dans le système où il évolue, et d'agir sur les leviers de manœuvre offerts par ce système : plus que de science, il s'agit donc de techniques, l'homme d'affaires et le haut fonctionnaire étant les véritables spécialistes de l'économie. On comprend que, sans être jamais ni faux ni inutiles, les énoncés du discours économique soient d'une nature si hétérogène que leur appartenance à une science unifiée puisse être contestée.

Dans un cas comme dans l'autre, une comparaison des sciences humaines et de sciences comme la physique ou la biologie fait ainsi apparaître une différence radicale.

# ***Le mythe de la neutralité idéologique des sciences humaines***

---

Dès lors que les sciences humaines ne semblent pas avoir la rigueur ni l'autonomie qui caractérisent la véritable scientificité, leur neutralité idéologique ne peut paraître incontestable. Alors que la physique, par exemple, loin de s'appuyer sur des postulats philosophiques extérieurs, impose, précisément contre la philosophie, une conception intrinsèque de la matière, fondée sur les expériences de sa pratique, les sciences humaines, elles, ne semblent pas indépendantes de postulats philosophiques, et même politiques, implicites, qu'elles refusent de reconnaître.

## ***Les sciences humaines découvrent qu'elles sont des sciences du sens***

Soumises à une critique externe, les sciences humaines apparaissent donc incapables de conserver la pureté au nom de laquelle elles prétendaient disqualifier les ambitions de la philosophie. Mais il faut dire que leur évolution interne les a poussées par ailleurs à mettre en cause le positivisme qui les inspirait, et à réintroduire parmi leurs concepts quelques-unes des notions qu'elles avaient d'abord rejetées parce qu'entachées de subjectivisme : en d'autres termes, le souci d'étudier l'homme en profondeur les a poussées à prendre à son égard une attitude qui ne le traite pas comme un simple objet, et qui tient compte du fait qu'il vit dans un monde de significations.

Prenons d'abord l'exemple de la psychologie : très tôt il est apparu que la théorie behavioriste interprétant le comportement comme une série de réponses indépendantes à des excitations externes était insuffisante. Au sein même du behaviorisme, on introduisit la notion de totalité en opposant au « behaviorisme moléculaire » de Watson un « behaviorisme molaire ».

Mais c'est surtout au cœur de l'étude de la psychologie de la forme que se fit la révolution consistant à prendre en considération non seulement la réalité de la situation dans laquelle se trouve un individu, mais sa



signification. Le sens devenait ainsi, après avoir été exclu de la science, un objet d'étude pour elle<sup>1</sup>. C'est ainsi que la distinction faite par Koffka entre l'« entourage géographique » d'un être et son « entourage de comportement » ne cesse de trouver des applications<sup>2</sup>.

Les applications de ce principe apparaissent au niveau de la perception d'abord, les gestaltistes ayant mis en évidence que l'être vivant structurait spontanément en formes les perceptions qu'il recevait, suivant des lois qu'on mettra au jour. Mais cela est manifeste aussi au niveau de l'analyse des motivations du comportement : Kurt Lewin<sup>3</sup> décrit le sujet comme soumis à un champ de forces, positives et négatives, et interprète son comportement en fonction des modifications de ce champ de forces. L'emploi surabondant qu'il fait des métaphores scientifiques ne doit pas masquer le fait que son apport est délibérément compréhensif. Cela, d'ailleurs, apparaîtra encore mieux lorsqu'il étudiera la vie psychologique des groupes sous l'angle des forces qui agissent sur eux, fondant ainsi la dynamique des groupes<sup>4</sup>.

Les postulats de la psychologie de la forme s'étendent même à certains secteurs de la médecine : Goldstein étudiant l'aphasie montre qu'elle n'est pas seulement due à des causes « objectives » de type physiologique. En effet, dans de nombreux cas, le malade garde la possibilité de dire mécaniquement les mots qu'il n'arrive pas à prononcer au moment où il le voudrait. L'aphasie est donc le reflet d'une déficience globale de la pensée, voire du rapport au monde, qui laisse le sujet dans l'impossibilité de catégoriser (c'est-à-dire de renvoyer un objet à un concept). Là encore, à la place des causes objectives on voit apparaître une prise en considération de la signification des objets pour le sujet, et de la façon dont ces objets se structurent pour influencer globalement le comportement.

---

1. Cela est à l'origine d'un très lent rapprochement qui atténue progressivement l'opposition entre psychologie scientifique et expérimentale d'une part, et psychologie clinique et psychanalyse d'autre part.

2. *L'entourage de comportement*, selon cette distinction, étant la façon dont un être distribue les différents objets, les liens qu'il établit entre eux, la valeur qu'il leur accorde. Ainsi l'entourage de comportement de deux singes, dont l'un utilise un escabeau pour s'asseoir et l'autre pour attraper une banane, n'est pas le même, quoique *géographiquement* il soit identique.

3. K. Lewin (1890-1947) : créateur de la notion de champ psychologique par analogie avec le champ physique. Voir Pierre Kaufmann : *Kurt Lewin*, Paris, Vrin, 1968.

4. Notons qu'avec des psychologues comme Kurt Lewin ou Jean Piaget la question de la quantification ou de la mesure perd son privilège, la mathématisation n'étant pas caractérisée uniquement par la mesure. Lewin et Piaget introduisent en psychologie, sous la forme de la topologie et de la théorie des ensembles, une mathématique non métrique.